

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904



N° 80 . 1985 . Fasc. 4

## SOMMAIRE

---

- Les Juifs à Vienne (*suite*), par Roger DUFROID.
- Charnay-Seguin, par François RENAUD.
- De l'Histoire à la Météorologie populaire. A propos de Ponce Pilate, par Roger LAUXEROIS.
- L'eau-de-vie de poire de Joannès Colombier, par André HULLO.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1985

Le numéro .....	25,00 F
Abonnement annuel normal .....	80,00 F
Abonnement de soutien .....	120,00 F
Retraités et étudiants .....	55,00 F

*Avis important* : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

*Correspondance* : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.  
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

*Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.*



**ATTENTION !**

**tous les abonnements commencent  
au 1<sup>er</sup> janvier**

*Certains de nos adhérents-abonnés n'ont pas encore payé leur cotisation à ce jour. L'équilibre de notre Association est précaire : ne pas payer sa cotisation lors du premier trimestre, c'est mettre en péril notre action, c'est remettre en question l'existence du bulletin.*

*Aussi il est nécessaire que les retardataires paient leur cotisation le plus vite possible.*

**MERCI.**

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »  
POUR L'ANNEE 1985**

**NOM :** ..... **Prénoms :** .....

**Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :** .....

.....

.....

**TARIF ABONNEMENT :**

<i>Abonnement de soutien</i> .....	120 F
<i>Abonnement normal</i> .....	80 F
<i>Etudiants - Retraités</i> .....	55 F

**A retourner accompagné du règlement par :**

**chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J**

**à l'adresse suivante :**

**« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE**

---

**Programme de nos manifestations au verso**

## ACTIVITÉS PRÉVUES

— *Le jeudi 31 janvier* à 18 h à l'Office du Tourisme, causerie de René BONY à propos de la topographie viennoise : « L'évolution à Vienne des clos conventuels au XVII<sup>e</sup> siècle ».

— *Le jeudi 27 février* à 18 h à l'Hôtel de la Poste, causerie de Jean ARMANET sur le Parler du Gauchon et les petites « histoires » viennoises.



*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904



N° 80 . 1985 . Fasc. 4

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES SEUVENS ET ACTIVITÉS

## AMIS DE VIENNE

— Le jeudi 31 janvier à 18 h 30, Office du Tourisme, causerie de René B. sur le thème de la topographie viennoise : « L'évolution de Vienne des siècles conventuels au XVII<sup>e</sup> siècle ».

— Le jeudi 27 février à 18 h à l'Hôtel de la Poste, causerie de Jean Armand sur le thème de la vie culturelle et les « histoires » viennoises.



N° 80, 1982, Fasc. 4



# LES JUIFS A VIENNE \*

## Les conditions sociales

par

Roger DUFROID

### Le ghetto

Tous les historiens semblent d'accord pour reconnaître que les Juifs étaient tolérés sous certaines conditions et en particulier parqués dans un lieu qui leur était spécialement réservé (1).

En fait, ceci n'est pas tout à fait exact. Sous les Carolingiens (2), à l'époque où nous trouvons pour la première fois mentionné le « bourg des Hébreux », les pouvoirs de l'archevêque de Vienne étaient, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, limités au temporel. L'empereur conservait ses droits sur le reste. L'archevêque ne pouvait donc pas légalement s'opposer à la présence des Juifs dans ce quartier de la ville. Ces derniers étaient libres de s'installer où bon leur semblait, mais ils n'avaient pas de droit politique ; exclus par la suite de toute participation aux emplois publics, privés d'un état civil qui leur confère le droit de cité, ne pouvant invoquer aucune franchise dans un pays où on les tolérait à peine, il fallait bien qu'ils se gouvernassent entre eux par un code hébraïque. Ils ne pouvaient donc pas vivre dispersés. Partout où le besoin de gagner de l'argent les appelait, ils se réunissaient en tribus, dans les villes et des quartiers spécialement choisis par eux (3) autour d'une synagogue.

---

\* Le premier chapitre, « 1000 ans sous la domination temporelle des archevêques de Vienne », a été publié dans le B.A.V., fascicule 2, 1985, p. 5 à 11.

Le chapitre II, « Etablissement urbain et domaine rural », a été publié dans le B.A.V., fascicule 3, 1985, p. 19 à 26.

(1) Cf. chap. II « Etablissement urbain et domaine rural », p. 25, le mot ghetto n'est apparu qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

(2) Famille franque qui succéda aux Mérovingiens en 751. Les derniers Carolingiens sont éliminés en 987 à la mort de Louis V et remplacés par les Capétiens.

(3) Avant de leur être imposé, ensuite, par les populations.

Vienne ne fait pas exception à la règle. L'emplacement même du « bourg des Hébreux » autour de la place du marché (4) à l'embouchure de la Gère, sur le grand chemin de Lyon à la Provence, nous le confirme (Fig. 1).

### Les synagogues

Selon l'historien Claude Charvet lorsqu'ils furent chassés de Vienne par Jean de Bernin en 1253, les Juifs « avaient, dans la seule paroisse de Saint-André-le-Bas, trois synagogues composées de deux salles, l'une au rez-de-chaussée pour les hommes, l'autre au-dessus de la première pour les femmes. La première de ces synagogues était à l'angle droit de la rue Saint-Claude (5) qui monte aux Capucins et faisait face à la petite place Modène (6) ; la seconde était vis-à-vis la place de l'Orme, aujourd'hui la Table Ronde. On y a construit un logis. La troisième était au coin de la Chaîne dans la rue qui conduit des prisons à la place Neuve (7), à main gauche (8) ».

La même opinion sur le nombre des anciennes synagogues est exprimée au cours de l'assemblée paroissiale de Saint-André-le-Bas, tenue à l'hôtel-de-ville, le 14 avril 1779, pour protester contre l'union projetée du chapitre de Saint-Pierre et de Saint-Chef.

Il y est dit qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle les moines de Saint-André parurent vouloir se conformer à la bulle d'Urbain III qui, en 1185, interdisait aux religieux de posséder et gouverner des bénéfices-cures « mais dans le fond ils ne cherchèrent qu'à éluder la disposition et à cet effet ils remirent aux paroissiens une chapelle sous le vocable de Saint-Pierre, appelée Entre-Juifs parce qu'elle se trouvait au milieu de la Juiverie et entre trois synagogues, dont il paraît encore quelques vestiges » (9).

Un historien postérieur, Thomas Mermot, mentionne encore « outre les monuments religieux que cite Charvet... trois temples souterrains fondés par les Juifs : ils servent aujourd'hui de cave à des particuliers. Le premier est dans la maison Favard (10),

---

(4) Dès 1440, dans les titres anciens, cette place est appelée « Plastre ». N. CHORIER, « Recherches sur les Antiquités de Vienne », Ed. Cochar, p. 65.

(5) Aujourd'hui montée Timon, anciennement montée des Capucins.

(6) Aujourd'hui place Aristide-Briand, anciennement place Emile-Zola.

(7) Aujourd'hui place de l'Hôtel-de-Ville.

(8) Claude CHARVET, « Fastes de la ville de Vienne », 1869, p. 104 ; cf. aussi Gallia Christiana, prov. Viennensis, Instrumenta, C 50-51.

(9) Archives de Vienne BB 220, folio 28.

(10) La maison de Jean-Louis Favard existe encore, et la cave aussi. Elle présente une haute voûte, avec des piliers et une très belle tête de Christ. Concernant l'entrée de ce temple souterrain, un autre auteur écrit : « On y descendait par une ouverture située dans la rue de la Rochette où s'étalait au reste dans toute leur propreté douteuse, les échoppes des Juifs, ainsi que le commerce impur de ces femmes que les anciens appelaient scorta, prostibula, et lupa... Jean MAYOUD, « La maison du diable », 1887, p. 14.



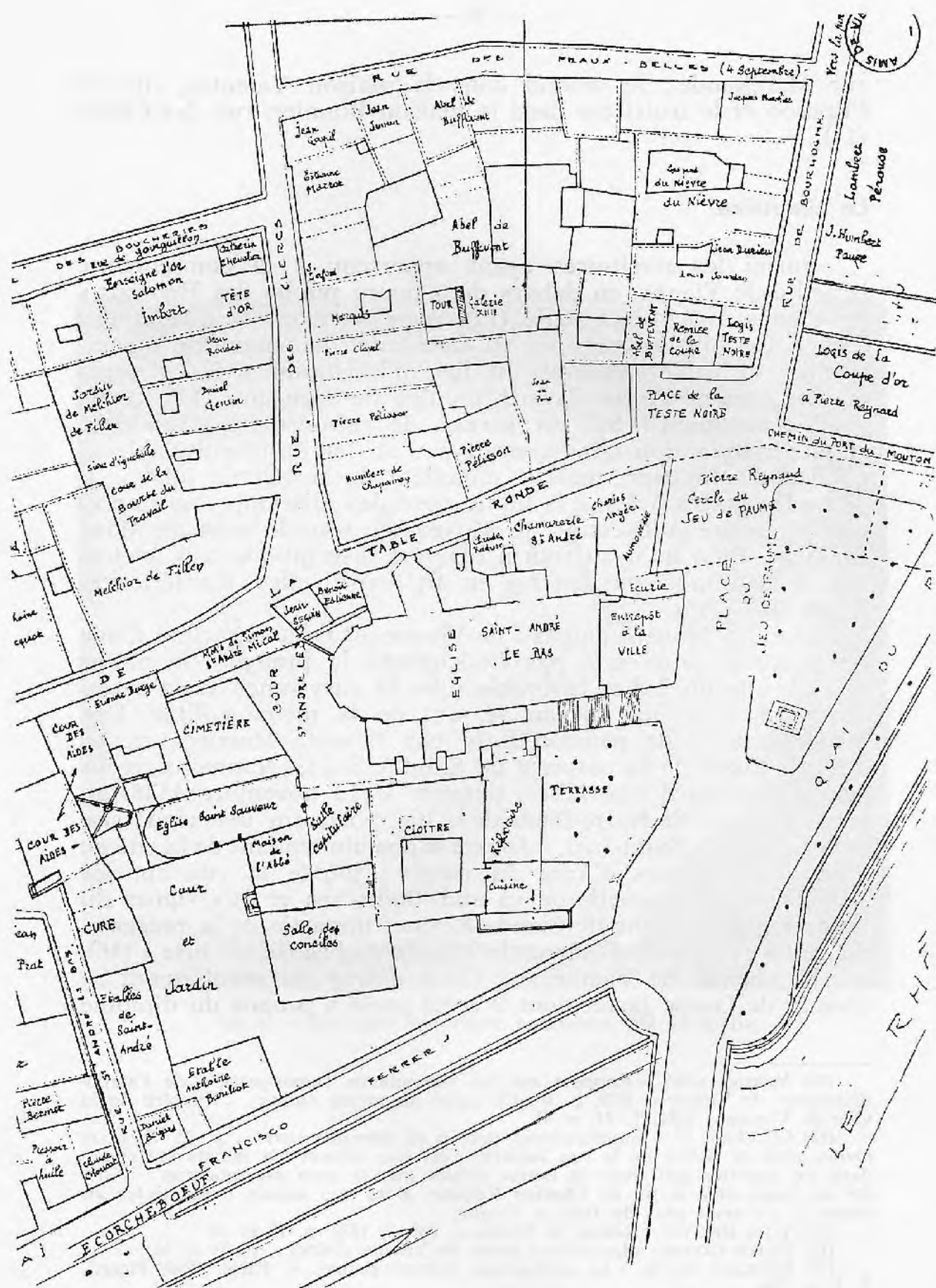


FIG. 1. — C'est dans le quartier de St-André-le-Bas que se situait « le bourg des Hébreux » - parcellaire du XVII<sup>e</sup> - coll. « Amis de Vienne »

rue Marchande ; le second dans la maison Valentin, rue de l'Eperon et le troisième dans la maison Bonnier, rue des Clercs (11).

### Le cimetière

Parmi les territoires ayant appartenu à la communauté israélite de Vienne, en dehors du « bourg public des Hébreux » dont nous avons déjà parlé (12), nous trouvons le « Mont des Juifs ». Certains auteurs ont vu dans cette dénomination un territoire cultivable, d'autres un lieu d'habitation (13), d'autres encore, comme Pierre Cavard, un lieu de sépulture (14). Qu'en est-il exactement ? S'il est permis de raisonner par analogie, cette dénomination n'indiquerait pas un territoire cultivable ni un lieu d'habitation, mais le cimetière de la colonie juive.

« Il existe à Arles, à la limite nord des Aliscamps, un important cimetière juif, connu au Moyen-Age sous le nom de Mons Judaicus. Bien qu'il ait fourni diverses inscriptions très anciennes, il ne semble pas qu'il y en ait, parmi elles, d'antérieures à l'an 800 » (15).

Que le « Mons Judaicus » de Vienne ait eu le caractère d'une terre sainte, on n'en a pas évidemment la preuve ; du moins possède-t-on un indice favorable dans la survivance assez extraordinaire, d'un lieu dit au versant de la même colline. Une reconnaissance de pension faite par Benoîte Mortière, veuve d'Henri Rozet de la paroisse de Saint-André-les-Nonnains, reçue par M<sup>e</sup> Guichard Chevallier, notaire, le 13 novembre 1538, au profit du curé de Notre-Dame-de-la-Vie, porte sur une vigne sise au territoire de Saint-Just, « Jouxte le chemin tendant de la cité de Vienne aux Costes d'Arcy du vespre ; jouxte la rue appelée *Aud' Israël* par laquelle on va aud. Saint-Just et aux vignes du vent ; jouxte la vigne de Claude Reymet impartie de la présente, du matin ; et jouxte la vigne de Théode de l'église, de bisc » (16).

Le chemin de Vienne aux Côtes d'Arcy est précisément ce chemin de Coupe jarret dont il a été parlé à propos du diplôme

---

(11) MERMET aîné, « Rapport sur les monuments remarquables de l'arrondissement de Vienne », 1829, p. 49. Cf. aussi du même auteur, « Histoire de la ville de Vienne », 1854, T. II, p. 95.

(12) Cf. chap. II « Etablissement urbain et domaine rural », p. 25. Si nous avons omis de parler de la rue Juiverie c'est que celle-ci n'a jamais été située dans un quartier juif pour la bonne raison que le nom est moderne : il n'a été en usage qu'à la fin de l'Ancien Régime, alors que depuis trois siècles au moins il n'y avait plus de Juifs à Vienne.

(13) Vital BERTIN, « Revue de Vienne », vol. 3, 1839, p. 12 et 13.

(14) Pierre CAVARD, « La colonie juive de Vienne (Isère) », p. 83 et 84.

(15) Edouard SALIN, « La civilisation mérovingienne... », Paris, 1949, Picard, T. I, p. 284.

(16) Archives paroissiales de Saint-Maurice de Vienne, fonds de N.D. de la Vie, orig. Parch.





FIG. 2. — Epitaphe hébraïque de Samuel, fils de Justus

du roi Conrad (17) et la rue Audi Israël se trouve entre ledit chemin et celui qui monte à Saint-Just, dans la dépression où coule le ruisseau Saint-Gervais. « Audi Israël » est le début en langue latine de la prière dite Shema qui reste l'une des plus chères à la piété juive : « Ecoute Israël Yahvé notre Dieu est le seul Yahvé » (18). Un nom aussi étrange encore usité en plein XVI<sup>e</sup> siècle alors qu'on n'en comprenait plus la signification, évoque à n'en pas douter le temps déjà lointain où les Juifs pieux priaient en marchant, selon leur rituel exotique ; et il ne serait pas surprenant qu'ils aient dirigé alors leurs pas vers le cimetière de leur communauté.

### Epitaphes

Une seule épitaphe hébraïque est parvenue jusqu'à nous : celle de Samuel fils de Justus : Samvel bar Iovsto (19). Elle est gravée sur une pierre calcaire grossièrement ébauchée et se trouve actuellement exposée dans le cloître de Saint-André-le-Bas (20). Charles Lenormant (21), qui avait examiné cette inscription lors d'une de ses visites au musée de Vienne, la considérait comme antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle (Fig. 2).

### Conditions sociales

Nous avons peu de choses à dire des diverses conditions sociales occupées par les Juifs pendant la période connue sous le nom de Moyen-Age.

Les textes que nous avons examinés nous les montrent remplissant, comme leurs concitoyens chrétiens, diverses professions ; mais, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, les diverses entraves apportées au développement de leur commerce et les décisions canoniques qui interdisaient de leur acheter les produits de leur industrie ou de leur confier des charges fiscales (22) forcèrent les Juifs à chercher ailleurs les ressources dont ils avaient besoin : à une époque où le prêt à intérêt, condamné sous le nom d'usure,

(17) Le « mont des Juifs » est situé avec précision dans ce diplôme du 16 août 961. Cf. « Etablissement urbain et domaine rural », notes 41 et 42 p. 25 et 26.

(18) Deutéronome, chap. VI, versets 4 et 5. Trad. de Jérusalem, 1956.

(19) A. de TERREBASSE, « Inscription du Moyen-Age », T. II, 1875, n° 473, p. 114 et 115. Nous devons la lecture de cette inscription hébraïque à Ernest Renan, de l'Institut.

(20) Dans l'angle sud-est de la galerie du cloître. Cette épitaphe porte le numéro 993. Cf. fig. 1.

(21) Numismate français (1802-1859).

(22) - Voir par exemple les Statuts du Concile provincial tenu à Vienne en 1289. Canon 9.



était réprouvé par la doctrine chrétienne, ils purent se créer sans concurrence une situation considérable en se livrant au commerce de l'argent.

### **Banquiers**

Nous ne devons pas oublier que ce sont les persécutions et le mépris public, plus encore que le génie naturel à leur race, qui poussèrent les Juifs dans cette voie en leur interdisant tout autre moyen de gagner honnêtement leur vie.

Parmi les banques les plus souvent nommées dans les actes conservés dans les dépôts d'archives (23), nous trouvons celle des frères Cohen, établie à Vienne et à Saint-Symphorien-d'Ozon ; dans cette maison, qui paraît avoir été le plus riche établissement financier de notre région, les femmes elles-mêmes, d'ordinaire si dédaignées dans la société juive, prenaient part aux affaires, et il n'est pas rare de les voir figurer au nom de la maison dans les contrats consentis par elle.

Parmi les clients de cette banque figuraient des clercs, des curés, des nobles et surtout des communes. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les commissaires enquêteurs, chargés en 1389 de faire une perquisition dans la maison Cohen de Vienne, y aient trouvé des objets de grand prix, indice d'une existence opulente.

Cette brillante situation n'était pas commune à tous les Juifs de notre région : un grand nombre d'entre eux, loin de s'enrichir, avaient grand' peine à subvenir à leurs besoins, tant étaient lourdes les charges fiscales qui les accablaient.

### **Négociants**

Leur commerce ne se bornait pas seulement à l'argent : ils achetaient des immeubles, des bestiaux, des pelleteries, des denrées et particulièrement des blés qu'ils exportaient.

Doués pour le négoce (24), ils faisaient aussi les achats non seulement de riches chrétiens, mais encore d'établissements monastiques.

---

(23) Il s'agit de ce qui reste des débris d'obligations confisquées au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

(24) On leur doit l'invention de la lettre de change et de la lettre de crédit, qui donnèrent au commerce tout entier une plus large extension et de grandes facilités d'échange.

## Marchands d'abbaye

Nous avons vu, dans la charte d'échange n° 91 (25), le Juif Asterius obligé de devenir l'homme d'affaires des moines de Saint-André-le-Bas en contrepartie d'un habitat qui lui était offert dans le bourg des Juifs.

## Boutiquiers

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la place du marché, plus connue sous le nom de « Plastre » (26), était comprise dans le domaine du monastère de Saint-André-le-Bas « in agro sancti Andreae » ; elle se trouvait dans le quartier des merciers ou des marchands (27), en raison de quoi chaque marchand était tenu de payer, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, à chaque fête de la Toussaint, une redevance de 3 sols au monastère (28).

Cette place était limitée par la Gère au nord, les boutiques de l'Eperon au levant, l'église Saint-Pierre-entre-Juifs au sud, et l'abbaye de Saint-André-le-Bas au couchant. Elle s'est rétrécie petit à petit à cause des boutiques, bancs ou ouvroirs (29) que les marchands juifs venaient installer en temps de foire sur la place du marché et que les moines finirent par tolérer à demeure moyennant certaines conditions, les impôts qu'ils en retiraient étant devenus une source précieuse de revenus pour l'abbaye (30).

Ces boutiques étaient des constructions légères en bois et en torchis, à apparence sordide, sortes de masures appuyées les unes contre les autres, et même contre l'église Saint-Pierre-entre-Juifs. Elles devaient donner à la place du marché, ou du moins à ce qu'il en restait et qui était confiné plus au sud par les entrées de l'église Saint-Pierre, de l'abbaye et du cimetière, un aspect misérable, d'où son nom de « Plastre ».

---

(25) Voir chap. II : « Etablissement urbain et domaine rural », page 24 et note n° 30.

(26) *Plastrum*, Plastre, vieux mot de la langue romane, servant à désigner un emplacement, un lieu découvert et vague.

A. de TERREBASSE, « Inscriptions du Moyen-Age », T. I, 1875, n° 387, p. 271.

Du CANGE traduira, en français, ce mot par emplacement, mesure, alias plaistre ou plastre.

*Glossarium mediae et infimae latinitatis*, T. V, 1845, p. 293.

(27) Le nom actuel de la rue Marchande en est une réminiscence.

(28) Cartulaire de Saint-André-le-Bas ; charte n° 192.

(29) *Operatorium* : ouvroir. Du CANGE : *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, T. V, 1845, p. 714.

(30) Et pour les Juifs, à l'abri dans leur position de serfs de l'abbaye, une protection contre les exactions de toutes sortes qui les menaçaient.



## Bouchers

Les Juifs qui avaient, comme nous venons de le voir, leurs synagogues, leurs bancs et boutiques sur la place du marché, la rue Marchande et la rue des Clercs, leur cimetière, et plus tard leurs banques, avaient aussi leur boucherie, dont les locaux existent encore (31).

Après leur expulsion, en 1452, ces locaux furent récupérés par les bouchers viennois et devinrent même, de par l'ordonnance d'Arthaud Gouffier, gouverneur du Dauphiné, le seul point de vente autorisé pour la ville de Vienne (32).

## Prêteurs sur gages

Les Juifs pratiquaient aussi le prêt sur hypothèque, ou plus exactement l'opération qualifiée de « *Impignoratio* » (33), dont le Cartulaire de Saint-André-le-Bas renferme de nombreux exemples, ce qui prouve qu'il était usuel dans la région viennoise au X<sup>e</sup> siècle.

Par exemple :

— en 947, Durabile et sa femme Colomba prêtent une somme de 3 sous sur une vigne (34) ;

— en 957, Asterius prête pour 3 ans à un nommé Barnefred la somme de 4 sous et demi que ce dernier gage sur une vigne sise à Vitrieu (35) ; sa première femme nommée Bellucia comparait dans l'acte ;

— en 966, il consent à nouveau un prêt de 2 sous, mais pour un an seulement (36), et son emprunteur, Ermenard, engage aussi une vigne située à Vitrieu. De nouveau figure dans le contrat une épouse d'Astérius, mais ce n'est plus la même, c'est Justa, celle qui a paru également dans l'acte d'échange avec les moines de Saint-André-le-Bas un lundi du mois d'août (957-993) ? (37) ;

— signalons enfin, en 973, une dernière « *Impignoratio* » contractée auprès de deux ménages de Juifs, celui de David et

---

(31) Ces locaux sont actuellement utilisés par M<sup>e</sup> Champion-Gondrand comme Hôtel des Ventes (voir fig. 2).

(32) Ordonnance du 7 mai 1519. Archives de Vienne ; BB 13 bis, fol. 81.

(33) *Impignoratio* : engagement.

DU CANGE, « *Glossarium mediae et infimae latinitatis* », T. III, 1843, p. 776. Voir chartes n<sup>o</sup> 3, 5, 11, 14, 22, 28, 58, 63, 64, 87, 97, 99, 111, 137, 145, 146, 166, 185, où ce mot est employé.

V. CHEVALIER, « Cartulaire de Saint-André-le-Bas », p. 341.

(34) Voir chap. II, « Etablissement urbain et domaine rural », p. 22.

(35) Cartulaire de Saint-André-le-Bas ; charte n<sup>o</sup> 63, p. 52.

(36) Cartulaire de Saint-André-le-Bas ; charte n<sup>o</sup> 64, p. 52.

(37) Cartulaire de Saint-André-le-Bas ; charte n<sup>o</sup> 91, p. 68 et 69.

de sa femme Savora, et celui de Consoladus et de Bellons, son épouse (38).

### Intellectuels

Continuellement absorbés par les intérêts de leur commerce, les Juifs de notre région avaient peu de temps à consacrer à l'étude, toutefois ils ne se désintéressaient pas absolument du grand mouvement littéraire produit par les Universités juives de Provence et du Languedoc : des colporteurs leur apportaient les savants commentaires de la Bible et les ouvrages de controverse ou de morale des rabbins du Midi.

C'est ce que nous permet d'assurer un curieux document de 1416, publié par l'abbé Ulysse Chevalier (39), qui relate les mésaventures d'un de ces colporteurs qui, ayant essayé de passer en contrebande une certaine quantité de livres hébreux s'était vu condamner à la confiscation de ses manuscrits.

Cet exemple nous montre bien qu'il y avait dans notre région des Juifs qui consacraient à la lecture et à l'étude des livres saints les instants qu'ils pouvaient ravir à leurs occupations commerciales. Et à une époque où l'on était obligé d'inscrire dans les Statuts (40) qu'un chanoine devait savoir lire, ce n'était pas un mince mérite pour un marchand juif de pouvoir trouver du plaisir dans un pareil délassement.

Bien plus, si l'on en croit une récente publication : « Vienne serait la patrie de nombreux tossafistes (41) qui s'illustrèrent en rédigeant de remarquables commentaires talmudiques (42) : ainsi Tobie ben Elie et Yakar de Vienne au XIII<sup>e</sup> siècle » (43).

### Médecins

Les Juifs exerçaient aussi, avec une grande maîtrise, la médecine. Quelques-uns d'entre eux, élevés dans les écoles du Languedoc et de Provence, vinrent exercer leur art dans le Dauphiné

---

(38) Cartulaire de Saint-André-le-Bas ; charte n° 5, p. 6.

(39) V. CHEVALIER, « Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné », 1874, p. 245 et 246.

(40) Voir par exemple les Statuts synodaux d'Aymon de Chissé, évêque de Grenoble.

(41) Tossafistes : auteurs de gloses sur le Talmud, qui vivaient en France et en Allemagne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

(42) Talmud (de l'hébreu : Etude) : l'objet essentiel du Talmud est de faire connaître la loi orale, complément de la Tora qui est la loi écrite (loi de Moïse).

(43) Guide de la Bourgogne et du Lyonnais mystérieux. Paris, 1974, éd. Tchou, p. 569.



(44), et il serait bien étonnant qu'aucun d'eux n'ait choisi notre ville comme résidence.

### Cultivateurs ?

L'expression « terra Hebræorum » qu'on rencontre dans les chartes n° 100, 2 et 4 citées dans le chapitre précédent, fait difficulté.

Dans un commentaire sur la charte n° 100, Robert Latouche fait de cette expression le synonyme de ghetto rural (45) et si on suivait cet auteur dans son raisonnement, il faudrait alors admettre l'existence d'un second ghetto rural à Reventin (46), charte n° 2 et même d'un troisième sur le coteau de Sainte-Blandine à Vienne (47), charte n° 4, ce qui n'est pas raisonnable. Pour Pierre Cavard, cette expression, prise au sens le plus étroit, indiquerait une propriété collective : « la terre des Hébreux » serait alors non pas le bien d'une famille ou d'un individu mais de la communauté. Est-ce à dire que les possesseurs juifs de ces terres étaient des cultivateurs fixés au sol, plutôt que des habitants de la ville voisine où ils avaient des comptoirs ? Ce serait un métier bien insolite et il n'y a pas apparence que des Juifs se soient livrés à l'agriculture. D'ailleurs le Talmud ne leur interdisait-il pas de bêcher le sol étranger ?

De toute manière pour les Juifs de Vienne, après le X<sup>e</sup> siècle, date de la dernière charte citée, la période rurale semble close et il y a même, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, un grand vide dans l'histoire viennoise de ce peuple.

### Leurs noms et prénoms

Les prénoms qu'ils portent sont généralement bibliques et ils prennent souvent comme noms les noms mêmes des localités où ils se fixent (48). Pour ceux qui furent contraints d'abjurer leur religion et d'embrasser le catholicisme, N. Chorier écrit : « Plusieurs familles qui sont aujourd'hui même dans l'élévation doivent reconnaître de ces convertis pour leurs tiges. Celles qui pour tout titre n'ont que les noms propres de quelques saints,

---

(44) En 1370 : Moïse de Peyrins, en 1371 : Louis de Pampolonia, furent autorisés par le gouverneur du Dauphiné, Jacques de Vienne, à exercer la médecine dans cette province.

(45) Cf. « Le bourg des Juifs... », p. 194.

(46) Au bas Bressin, hameau sur la commune de Reventin.

(47) Au lieu-dit « Mars », cf. chap. II, page 21, note 10.

(48) Par exemple Isaac Adolphe Crémieux (1796-1880), député sous Louis-Philippe, membre du gouvernement provisoire de la délégation de Tours en 1870, dont le nom est tiré de la petite ville dauphinoise.

auraient peine de s'établir une autre origine ; les Juifs qui recevaient le baptême laissant à leur postérité le nom du patron qui leur avait été choisi dans le ciel pour les protéger sur la terre » (49).

### **Couples de juifs**

- Aaron et son épouse Boneta - Charte n° 100
- Abbon et son épouse Madrona - Charte n° 129
- Astérius et son épouse Bona - Charte n° 49
- Astérius et son épouse Bellucia - Charte n° 63
- Astérius et son épouse Justa - Chartes n° 64 et 91
- Consoladus et son épouse Bellons - Charte n° 5
- David et son épouse Savora - Charte n° 5
- David et son épouse Madrona - Charte n° 105
- Durable et son épouse Colomba - Charte n° 99

### **Juifs cités séparément**

- Granellus - Charte n° 91
- Isaac - Charte n° 105
- Judas - Charte n° 91
- Justus - Charte n° 91
- Levi - Charte n° 91
- Lupus - Charte n° 91
- Nathan - Charte n° 16
- Salomon - Charte n° 91

### **Conclusion**

Nous sommes arrivés au terme de cette étude sur les Juifs de Vienne : au commencement nous les avons vu jouir des mêmes libertés, dans le commerce et la société civile que les chrétiens avec lesquels ils vivaient. Ensuite nous avons vu leurs libertés réduites progressivement par des lettres, décrets et

---

(49) N. CHORIER, « Histoire du Dauphiné », 2<sup>e</sup> éd., T. II, 1869, p. 453. Des familles, de Saint-André à Saint-Vallier l'armorial du Dauphiné de Rivoire de la Batie et le dictionnaire du Dauphiné de Guy Allard, cite une vingtaine de noms auxquels pourrait s'appliquer la règle de Chorier.



mandements émanant des archevêques de Vienne. Enfin nous les avons vus expulsés et leurs biens confisqués.

Nous aurions pu aussi examiner comment ces mêmes Juifs étaient traités par le pouvoir civil (50), mais d'autres l'ont fait déjà et en plus cela nous aurait fait franchir les limites que nous nous étions fixées à savoir : mettre en lumière ce que fut la vie des Juifs à Vienne (51) au Moyen-Age.

#### SOURCES des trois articles parus

##### Imprimés :

- ALLARD Guy : « Dictionnaire du Dauphiné ». Grenoble, 1864, Allier, in 8°, voir Juifs, colonne 702, tome I.
- BALUZE Etienne : « Opera Agabardi ». Paris, 1665-1666, Muguet, 2 vol. in 8°.
- BERTHIN Vital : « Vienne au 13<sup>e</sup> siècle et l'église de Saint-Maurice » dans la *Revue de Vienne*, 3<sup>e</sup> année, 1839, p. 12 et 13.
- BOISSET Louis : « Un concile provincial au 13<sup>e</sup> siècle, Vienne, 1289 ». Paris, 1973, Beauchesne, in 8°.
- BRESSE Paul : « Le coin de l'épéron et la place du plâtre à Vienne » dans *Vienna*, 3<sup>e</sup> fasc., oct. 1923.
- « Les Juifs à Vienne et dans le Viennois » dans le *Journal de Vienne*, n° 39 à 43, 1922.
- CAVARD Pierre : « La colonie juive de Vienne (Isère) » dans *Evocations*, n° 3, janvier-février 1962, p. 77 à 93.
- CHARVET Claude : « Histoire de la Sainte Eglise de Vienne ». Lyon, 1761, Cizeron, in 4°.
- « Faste de la ville de Vienne ». Vienne, 1869, Savigné, in 8°.
- CHEVALIER Ulysse : « Cartulaire de Saint-André-le-Bas ». Lyon, 1869, Scheuring, in 8°. Chartes n° 5, 64, 91, 99, 100, 105, 129 et appendice chartes n° 2, 4, 16.
- « Dictionnaire topographique de l'Isère ». Romans, 1921, Domergue, in 4°.
- « Œuvre complète de Saint-Avit ». Lyon, 1890, Vitte, in 8°.
- « Jean de Bernin ». Paris, 1910, Picard, in 8°.
- « Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné ». Lyon, 1874, Brun, in 8°, n° 84, p. 245 et 246.
- CHORIER Nicolas : « Histoire générale du Dauphiné ». Valence, 1869-1878, 2 vol. in 4°.
- DU CANGE Charles (Du Fresne, sieur) : « Glossarium mediae et infimae latinitatis ». Paris, 1840-1850, Didot, 7 vol. in 4°.
- LATOUCHE Robert : « Le bourg des Juifs de Vienne (Isère) au X<sup>e</sup> siècle ». Paris, 1960, Montchrétien, in 8°.
- LETONNELIER Gaston : « Les Juifs en Dauphiné aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles » in *Bull. de la Soc. d'Arch. de la Drôme*, t. LXIV, n° 263, juillet 1934, p. 351 à 353.

(50) Dans les persécutions, le pouvoir civil ne faisait bien souvent que suivre la voie tracée par le pouvoir religieux.

(51) Pour l'histoire des Juifs en France, voir le remarquable ouvrage de Béatrice PHILIPPE, « Etre juif dans la société française du Moyen-Age à nos jours », Paris, 1979, Montalba, 1 vol. 445 pages (se trouve à la Bibliothèque Municipale de Vienne).

- MAUPERTUY Jean-Baptiste (Drouet de) : « L'histoire de la Sainte Eglise de Vienne ». Lyon, 1708, Certe, in 4°.
- MAYOUD Jean-Pierre : « La maison du diable ». Vienne, 1887, Savigné, in 8°.
- MERMET Aîné : « Rapport sur les monuments remarquables de l'arrondissement de Vienne ». Vienne, 1829, Timon, in 8°.
- « Histoire de la ville de Vienne... », t. III. Vienne, 1854, Timon, in 8°.
- PATILLARET Marcel : « Vienne sur le Rhône au Moyen-Age », dans B.A.V., n° 75, 1980, 4, p. 248-251.
- POUPARDIN René : « Recueil des actes des rois de Provence ». Paris, 1920, Imp Nat., in 4°. Chartes n° LXX et LIV.
- « Le royaume de Bourgogne ». Paris, 1907, Champion, in 8°.
- PRUDHOMME Auguste : « Les Juifs en Dauphiné aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ». Grenoble, 1883, Dupont, in 8°.
- SALIN Edouard : « La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire », Paris, 1949, Picard, in 8°, t. I.
- TERREBASSE Alfred (Jacquier de) : « Inscriptions du Moyen-Age », t. I, 1875, n° 387, p. 270 à 272 ; n° 423, p. 365 à 374 ; t. II, 1875, n° 473, p. 114 à 115 ; n° 511, p. 253 à 254.

Manuscrits :

- Archives de Vienne : BB 220, fol. 28.
- Archives paroissiales de Saint-Maurice de Vienne : fonds de N.D. de la Vic.



## **CHARNAY-SEGUIN S. A.**

### **Situation du dernier tissage viennois en avril 1985**

par

François RENAUD

Le 20 avril 1985, les Etablissements Charnay-Seguin organisaient une journée « portes ouvertes » de leur entreprise, dans le but d'être connus de la population viennoise en général et des jeunes en particulier. C'était une « première » dans l'industrie viennoise et il serait à souhaiter que cette heureuse initiative fasse tache d'huile.

La manifestation, annoncée à l'avance par la presse, a connu un plein succès, mais on peut déplorer qu'aucune école secondaire de Vienne n'ait jugé bon d'y amener des élèves, à une époque où le gouvernement lui-même encourage tant les contacts de ce genre.

Les Amis de Vienne, quant à eux, n'ont pas manqué de répondre à l'invitation. Ils ont été accueillis avec une extrême cordialité par Monsieur et Madame René Seguin, Monsieur et Madame Paul Chatain, Monsieur Robert Lapandéry et ont trouvé au cours de leur visite la plus grande obligeance tant auprès des techniciens chargés de les guider que du personnel au travail.

#### **Localisation de l'entreprise**

1, rue Rabelais, le long de la rive gauche de la Gère. Cet emplacement vibre du travail textile depuis plus d'un siècle : sous le Second Empire déjà se dressait ici la célèbre « Maison Monstre » qui couvrait 900 m<sup>2</sup> au sol, avait 5 étages et fut détruite totalement par un incendie en mars 1865.

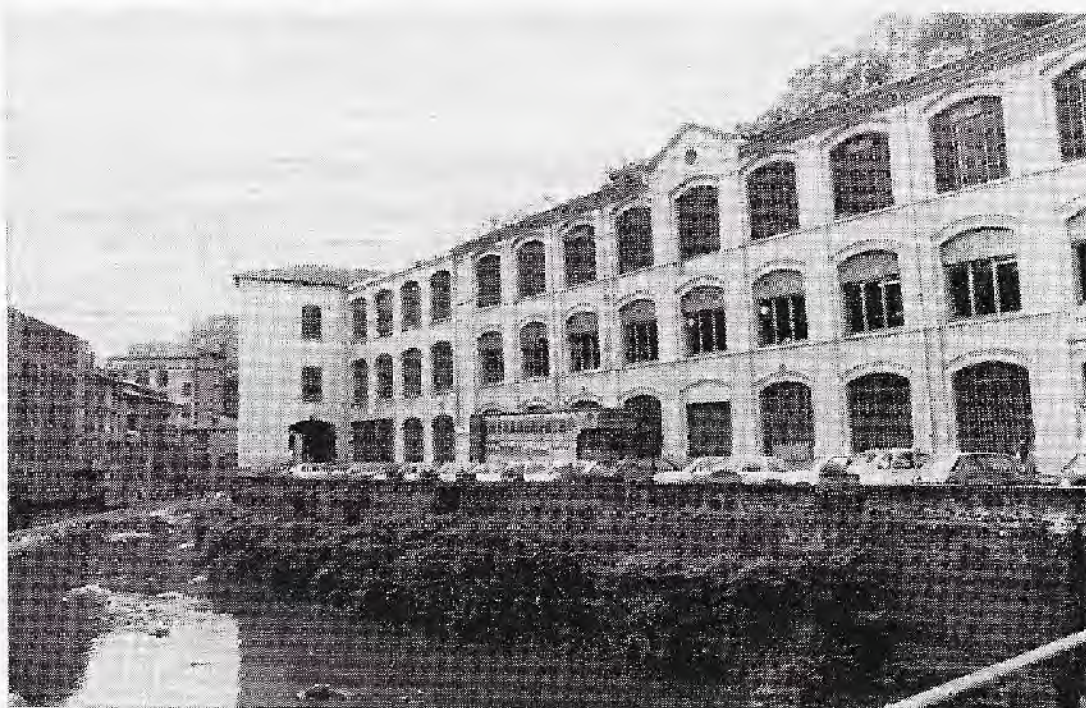
Le bâtiment actuel de Charnay-Seguin a été bâti à partir de 1895. Faute de place, comme toutes les usines de l'étroite



vallée de la Gère, il s'élève sur 3 niveaux desservis par monte-charge.

### Originalité industrielle

Il s'agit du dernier fabricant de tissu de Vienne. La ville à l'illustre passé textile — 4.000 employés en 1820, 12.000 en 1868, avec un chiffre d'affaires de 20 millions de francs-or, 5.089.000 mètres de drap de troupe produits dans l'année 1915 sur les 23.883.000 mètres produits par la France entière, 7.000 employés en 1933 et encore 5.000 en 1950 (1) — ne conserve plus qu'une seule filature, les Etablissements Dyant, et un seul tissage, Charnay-Seguin S.A.



Le dernier apprêteur de Vienne, Louis Curtaud, a cessé son travail depuis 1977 et son usine toute neuve de Vaugris a été rachetée par une société textile qui n'apprête plus du tout le textile viennois.

---

(1) Chiffres de 1820 et 1868 tirés de P. BLANC, « La draperie à Vienne », Vienne, Savigné, 1869 ; chiffres de 1915 cités dans F. BONNIER, « L'œuvre du consortium des fabricants viennois de drap de troupe 1914-1919 », Lyon, Lengendre, 1922 ; chiffres de 1933 dans G. RIVOL, « Vienne en Dauphiné », in *Bull. de la Société des Amis de Vienne*, n° 29 et 30, 1935 ; chiffres de 1950 dans P. CLÉMENT et N. XYDIAS, « Vienne-sur-le-Rhône », Paris, Colin, 1955.



La seconde originalité tient à ce que le travail effectué concerne la laine cardée. Vienne a toujours été un centre de laine cardée et non peignée, tout comme Elbeuf, Sedan, Lavelanet ou Castres.

### **Structure financière**

Société anonyme au capital de 876.000 F, dont les parts sont réparties, de façon très inégale, entre notamment les Filatures Dyant, principal actionnaire, les familles René Seguin et Plasse, Monsieur Robert Lapandéry, et Monsieur Paul Chatain.

Le P.D.G. était depuis 1962 jusqu'à son départ à la retraite le 31 mars 1985 M. René Seguin. M. Robert Lapandéry l'a remplacé. M. Paul Chatain est le directeur général.

La raison sociale Charnay-Seguin, qui date de 1962, évoque la famille Charnay qui n'a plus d'intérêts dans l'affaire depuis 1962.

### **Fabrication**

Charnay-Seguin se contente de tisser : il ne file ni n'apprête. Le fil est acheté surtout aux Etablissements Dyant, le reste à des filatures du Nord.

On fait essentiellement des tissus mélangés de laine, acrylique, polyester et soie (celle-ci provenant des bourrettes, c'est-à-dire des fils cassés lors du dévidage des cocons), mais aussi des tissus de pure laine.

Le tissu qui sort du métier est mou, peu serré, terne, rugueux au toucher ; les apprêts lui donneront tenue, consistance, brillant et le rendront lisse. Au sortir des métiers Charnay-Seguin, le tissu est expédié pour les apprêts à Lavelanet et reviendra ensuite chez le fabricant viennois qui procédera à l'expédition aux clients.

### **Outillage**

Il faut procéder d'abord à une préparation du fil afin de le rendre apte à être tissé. Cette préparation comprend deux phases, le retordage et l'ourdissage. D'où l'outillage suivant : 3 retordeuses, 5 ourdissoirs et 1 bobinoir.

Les ourdissoirs, qui ont pour but de préparer les fils de chaîne, sont de deux sortes : un ourdissoir Hergeth pour les petites chaînes et 4 ourdissoirs sectionnels. Ceux-ci sont ainsi appelés parce qu'ils ne préparent à chaque fois qu'une certaine largeur de fils — par exemple 300 fils —, largeur ou section

qu'il faudra ensuite juxtaposer à d'autres jusqu'à ce que l'on ait obtenu la quantité — 1.200, 3.000, ..., fils — nécessaire à la chaîne qu'utilisera le métier à tisser.

Le matériel de cet outillage est surtout allemand, de Münchengladbach notamment, et très moderne.

Le tissage proprement dit est effectué par 36 métiers, de 4 sortes, qu'on utilise non pas indifféremment mais selon l'article désiré, les métiers n'ayant pas la même souplesse de production.

Il y a 8 métiers Nebiolo à navettes. Ce sont les plus anciens. On ne les utilise que pour fabriquer les échantillonnages.

Les 28 autres métiers sont sans navettes et se répartissent en 10 métiers M.A.V. achetés à Mulhouse et destinés à produire les articles fins, 10 métiers Fatex, très caractéristiques avec leur long bras, achetés à Lyon et donnant des articles plus gros et 8 métiers Picanol importés de Belgique, les plus récents (4 à 5 ans d'âge) et produisant des articles aussi bien fins que gros.

### **Destination des tissus fabriqués**

Il ne s'agit que de tissus fantaisie, unis ou à dessins multicolores simples, de type géométrique.

Ce sont des tissus pour l'hiver dans une proportion des 2/3, le reste étant constitué de tissus d'été, légers. Ces tissus serviront à faire vestes, pantalons, jupes, tailleurs, manteaux. Il faut 1 m 80 de tissu pour fabriquer une veste, 1 m 20 pour une jupe, 1 m 30 pour un pantalon, 3 m pour un tailleur.

### **La création des collections**

Le grand problème de la Maison, c'est-à-dire l'avenir de l'entreprise, est lié, bien plus qu'à l'outillage, à la capacité de création : il faut inventer des tissus nouveaux à coloris et à dessins plaisants, qui collent à la mode. Or, comme il est obligatoire de sortir les collections près d'un an — délai nécessaire — avant que la fabrication des vêtements par l'industrie de la confection n'intervienne, il faut savoir pressentir la mode avec justesse. L'inquiétude secrète du fabricant est toujours de savoir si sa collection aura du succès. Si elle n'en a pas, l'entreprise est ébranlée dans son activité.

Charnay-Seguin commence actuellement à préparer la collection hiver 1986/87.



## **Production annuelle**

Elle se compte en pièces de 50 à 55 mètres de long en 1 m 50 de largeur.

On produit aujourd'hui 12.000 pièces par an, ce qui est considéré comme la quantité permettant à l'usine de tourner de façon satisfaisante. La production s'établit donc à 600/700.000 mètres de tissu par an.

Chiffre d'affaires : 30 millions de francs hors taxes dont 50 % à l'exportation vers le monde entier : essentiellement Europe, U.S.A., Japon.

L'entreprise dispose sur place d'un magasin de vente au détail pour les particuliers.

## **Personnel**

A l'usine même 75 employés. Tandis que les femmes forment 60 % du personnel, les hommes ne constituent que 40 % de l'effectif, mais tout le personnel d'encadrement pour des raisons de technicité et d'assiduité.

L'usine travaille 24 heures par jour, sauf le samedi et le dimanche où elle est fermée. Les ouvriers fonctionnent en 3 équipes œuvrant 8 heures chacune, l'équipe de nuit n'étant faite que d'hommes puisque la législation interdit le travail nocturne aux femmes.

En outre, Charnay-Seguin occupe 25 représentants multi-cartes, qui vont présenter ses échantillons à travers le monde.

Cette visite si intéressante fut précédée, pour les Amis de Vienne, par un exposé historique très documenté de Madame Jacqueline Frenay sur le Textile viennois. La conférencière termina en présentant un document rare en possession de la famille d'anciens drapiers à laquelle elle appartient, les Frenay : une affiche placardée en janvier 1900 par 4 grands manufacturiers viennois : Bonnier et fils, Bouvier frères, Frenay Frères et Pascal-Valluit, laquelle annonce un « tarif » de 0 F 30 à 0 F 36 l'heure, « de jour comme de nuit », pour les ouvriers d'apprêts. Elle nous apprend aussi que la journée de travail est de 11 heures effectives le jour et 10 heures effectives la nuit mais payées 11. Chaque heure supplémentaire sera payée 10 centimes de plus. La « Belle Epoque » laissa songeurs bon nombre d'entre nous...





NOTES DE LECTURES

## DE L'HISTOIRE A LA MÉTÉOROLOGIE POPULAIRE A PROPOS DE PONCE PILATE

par

Roger LAUXEROIS

L'expérience témoigne que les légendes populaires résistent encore aujourd'hui à la remise en ordre des esprits que la science et la critique historiques voudraient conquérir définitivement. Tel est bien le cas de la légende de Ponce Pilate, « monument historique » imaginaire encore bien enraciné dans le paysage et l'espace viennois.

La fin de la carrière du préfet-procureur de Judée reste toujours pour les historiens d'aujourd'hui hors de leur connaissance. « Le geste fameux du gouverneur de Judée qui « se lave les mains » après la condamnation de Jésus a fait fortune. Mais qui était Ponce Pilate ? L'enquête se révèle difficile tant la légende transfigure la réalité » ; c'est là le préambule d'une mise à jour récente du dossier consacré au procureur, nommé par l'empereur Tibère en 26 ap. J.-C., et qui occupa cette fonction en Judée jusqu'en 36 (1). L'auteur, Cl. Aziza, y évoque notamment sa sévérité et son obstination contre les Juifs, la rigueur de ses répressions, dont la cruauté finira par le perdre puisqu'en 36, Vitellius, gouverneur de Syrie, lui demanda d'aller rendre des comptes à Tibère ; mais celui-ci meurt en mars 37 ; et sans doute alors le sort de Pilate devint-il l'affaire de Caligula.

---

(1) Claude AZIZA, « Ponce Pilate », *l'Histoire*, 70, sept. 1984, p. 46-54, avec quelques références pour une orientation bibliographique ; l'auteur s'est inspiré de J.-P. LEMONON, *Pilate et le gouvernement de la Judée*, Paris, 1981.

Il ne faut pas attendre plus d'un siècle pour que même dans les communautés chrétiennes naisse la légende de Pilate, et comme pour toute légende, plusieurs versions se mettent en place et ces variantes ne sont pas indifférentes aux milieux qui les élaborent. On cite à la fin du II<sup>e</sup>/début du III<sup>e</sup> siècle l'existence d'un rapport que Pilate aurait envoyé à Tibère sur les miracles et la divinité du Christ ; Tertullien, préférant rendre les Juifs responsables de la crucifixion du Christ, minimise la responsabilité de Pilate, qui en quelque sorte était « déjà chrétien de cœur ». Au V<sup>e</sup> siècle, il est honoré comme saint dans l'Eglise éthiopienne, alors que son épouse (Claudia Procula) a été canonisée par l'Eglise grecque.

Après la disgrâce impériale, le juge du Sauveur dont l'histoire perd alors toute trace ne pouvait achever son existence terrestre que d'une manière brutale. La mort volontaire, le suicide, a été la solution à laquelle Pilate aurait été réduit (vers 39-40) pour échapper à l'adversité qui l'accablait [Eusèbe de Césarée] ; à moins qu'il n'ait été décapité, transformé alors même en martyr [ouvrage apocryphe « *Paradosis* »].

C'est là que se greffe une autre histoire : l'exil de Pilate et son suicide à Vienne. A ce propos on ne peut manquer de relire l'étude remarquable de P. CAVARD : « La légende de Ponce Pilate », dans *Vienne la Sainte*, parue il y a quelques années (2). Toute la tradition littéraire chrétienne y est examinée avec une science qui n'a rien à envier à l'étude précitée (3). L'historien y rappelle que c'est l'archevêque de Vienne, Adon, qui au IX<sup>e</sup> siècle, le premier, localisa à Vienne la fin tragique du procureur. Le prélat historien et compilateur n'en était pas en fait à ses premières inventions historiques, car il avait certainement à cœur, comme ce fut une habitude fréquente au Moyen Age, d'établir une relation entre sa ville et les temps apostoliques (4).

---

(2) P. CAVARD, *Vienne la Sainte* (édition revue et corrigée), Vienne, Blanchard, 1977. Et qu'elle demeure actuelle la réflexion de l'historien viennois : « (...) la question (du) séjour (de Pilate) au bord du Rhône, des circonstances de sa mort, de l'emplacement de son sépulcre fournit toujours, le cas échéant, un sujet de conversation ou un article de journal... » !

(3) De l'étude de P. CAVARD s'est inspirée la notice « Le Pilat doit-il quelque chose à Ponce Pilate ? », dans *Gervais*, 26, 2<sup>e</sup> trimestre 1982, p. 624.

(4) Sur la vie et l'œuvre d'Adon, moine de Ferrières-en-Gâtinais, puis archevêque de Vienne (859/860-875), voir Dom Jacques DUBOIS et Geneviève RENAUD, *Le martyrologe d'Adon. Ses deux familles, ses trois recensions*, Paris, C.N.R.S., 1984. A la suite de leurs prédécesseurs, les deux auteurs soulignent entre autres le défaut de fiabilité de son œuvre : Martyrologe et Chronique ; ils y relèvent « le désir d'assurer le prestige de son Eglise en faisant remonter son origine jusqu'aux Apôtres et en même temps la volonté de s'appuyer sur un témoignage dont la valeur traditionnelle était reconnue de tous, la liste épiscopale. C'est plus qu'une vanité inoffensive et un peu ridicule, ce n'est pas une méprise d'un clerc mal informé, il s'agit d'une falsification délibérée. La Chronique d'Adon mériterait une étude précise pour apprécier la valeur exacte de ses rares données originales. Cette recherche longue et difficile apporterait sans doute peu de renseignements positifs, mais elle écarterait définitivement



Et encore Adon n'en était plus à une interpolation près — on le voit ainsi envoyer dans le même exil viennois le tétrarque de Galilée Hérode Antipas, l'exécuteur de s. Jean-Baptiste, et sa seconde épouse Hérodiade ; en réalité, ce fut à *Lugdunum Convenarum* (aujourd'hui St-Bertrand-de-Comminges) qu'il fut relégué (5).

Mais dès lors que le châtement de Pilate aurait eu comme théâtre la ville de Valerius Asiaticus, son contemporain, l'imaginaire des Viennois allait par la suite — et particulièrement à la Renaissance — créer une géographie maudite au cœur de la cité : la Tour et la porte de Malconseil, le Puits où fut jeté le corps du suicidé, le fleuve lui-même très turbulent à cet endroit, étaient des lieux si funestes que pour les exorciser on a été conduit à rejeter le corps de Pilate hors de Vienne et à faire naître ainsi des nouvelles légendes qui prolongent les voyages et errances de Pilate, gratifiant les nouveaux lieux à leur tour de forces maléfiques. C'est par exemple sur le mont Pilat que les Viennois pensèrent se débarrasser d'un cadavre encombrant et perturbateur ; mais pour certains fabulistes, la promenade diabolique ne s'arrêtait pas là : elle prit fin en territoire suisse, au-dessus de Lucerne, sur un sommet qui porte aujourd'hui le nom de Pilatusberg. Le scénario du cycle viennois n'en finit plus de proposer des variantes dont se font l'écho les histoires et légendes locales. S'échappant de Rome, Pilate se serait enfui en direction de Vienne ; cherchant à distancer ses poursuivants, son cheval bondit de crête en crête jusqu'au moment où au détour d'un chemin la bête ne peut éviter l'abîme... (6).

Le fantôme de Pilate occupe son temps à soulever pluies

---

les erreurs tenaces qui en proviennent. » Et l'on n'est pas surpris alors de voir qu'en pleine période de « renaissance carolingienne », le prélat viennois, tout soucieux d'affirmer la prééminence de son Eglise, écrit ou plutôt réécrit la *Vie* de saints locaux (Didier, Sévère, Theudère) en prenant quelques libertés avec l'histoire ; certains procédés littéraires consistent alors à forger de toute pièce des épisodes empruntés à la *Vie* de saints renommés (cf. F. DESCOMBES, « Hagiographie et topographie religieuse : l'exemple de Vienne en Dauphiné », *Hagiographie - Cultures et Sociétés ; IV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1981, p. 361-379). Revenons à Pilate ; il n'est pas un saint ! Mais sa venue à Vienne, introduite par Adon, procède des mêmes artifices et des mêmes entorses. Le précédent d'Archélaüs, un des fils d'Hérode le Grand, relégué à Vienne en 6 ap. J.-C., a pu être en quelque sorte le modèle à partir duquel le vénérable ecclésiastique aurait opéré un transfert sur Pilate. L'invention d'une telle fable, dont les suites ont fait couler beaucoup d'encre, peut sembler insupportable à l'historien épris d'honnêteté scientifique... Et pourtant même notre époque n'est pas à l'abri de tels procédés, qui obéissent toujours à quelques intentions...

(5) Faisons là une parenthèse, pour céder à la tentation de la « petite histoire ». Près de treize siècles après l'exil historique et légendaire des deux protagonistes de la condamnation du Christ, Hérode et Pilate, voici que Vienne reçoit en 1311, à l'occasion du Concile œcuménique, l'ancien évêque de Saint-Bertrand-de-Comminges (1295-1299), Bertrand de Got, élu pape en 1305, sous le nom de Clément V.

(6) Dans la *Collection des Contes et Légendes de tous les pays : Légendes et récits de la Gaule et des Gaulois*, Paris, Nathan, 1973, p. 189-212.

et tempêtes sur le mont Pilat, où selon certaines histoires, arrivé au bord d'un gouffre, il se serait donné la mort avec un poignard ; il était alors devenu le maître des tonnerres fracassants et des éclairs : « Lorsqu'une bête s'égarait, lorsqu'au détour d'un chemin on trouvait un homme mort au pied d'un arbre, on était certain que Ponce Pilate avait quitté son infernale retraite, pour revenir sur terre tourmenter les hommes et leur apporter dans un ricanement sinistre et l'effroi et la mort... Le soir près d'un feu de branches, les vieux en baissant la voix redisaient aux jeunes, que les masses floconnantes des nuages qui, par certaines journées d'automne s'en vont à la dérive, étaient tout simplement des âmes errantes ou égarées » (7).

A noter, pour terminer, le revers inattendu du destin tragique de Ponce Pilate ; les terreurs ou les tempêtes que son châtement a soulevées cèdent aussi la place dans les croyances populaires à une réhabilitation ; et cette réhabilitation devient une espèce de réappropriation archéologique des deux monuments romains qu'ont contemplés tant de siècles viennois : hors les murs de la ville, la Pyramide, pour les uns, ornement de la maison de Pilate, pour d'autres, son monument funéraire ; et dans la ville, l'église Notre-Dame-de-la-Vie (pour nous, l'ancien temple de Rome et d'Auguste), qui aurait été « le prétoire des Romains où Pilate aurait siégé : au XVII<sup>e</sup> siècle en tout cas une inscription, récente, y était peinte qui légendait alors le motif globulaire qui était représenté sous le fronton : « la pomme du sceptre de Pilate » (8).

---

(7) Jean COMBE, *Histoire du Mont Pilat des temps perdus au XVII<sup>e</sup> siècle*, Saint-Etienne, éd. Dumas, 1965, p. 64-68. Sur la valeur barométrique du Pilat, voir encore P. CAVARD, *o.l.* p. 47. Dans le subconscient populaire, la mort brutale de Pilate ou la simple présence de son corps dans le Rhône ou sur le mont Pilat pourrait expliquer les violences de la nature (tourbillons du Rhône, tempêtes et orages), violences redoutables pour les hommes qui peuvent y perdre leur vie de façon subite. La pronostication populaire du temps à partir de l'observation des phénomènes atmosphériques a été l'un des thèmes de l'exposition « Après la pluie le beau temps : la météo », présentée au Musée National des Arts et Traditions Populaires, du 23-11-1984 au 15-4-1985. La prévision du temps, sous sa forme populaire, empirique, traditionnelle, comme sous sa forme plus moderne, scientifique n'est pas qu'une affaire de savoir : « le rapport de l'homme aux intempéries ne se situe pas seulement dans la sphère du savoir, scientifique ou non, mais se pose également en terme de sociabilité... »

(8) D'après P. CAVARD, *o.l.*, p. 55-58.



# L'EAU-DE-VIE DE POIRE DE JOANNÈS COLOMBIER

par

André HULLO

L'eau-de-vie de poire que l'on appelle couramment mais indûment dans la région le « poiré » (1) est un produit typique puisque c'est à Villette-de-Vienne que Joannès Colombier fut le premier en France à l'élaborer et à le mettre au point (2).

Disposant d'un important verger de poiriers, Joannès Colombier qui vendait des poires pour la table, eut l'idée vers les années trente de valoriser les fruits tombés, impropres à la vente, en les distillant. Son ami Fernand Point (3) qui cherchait dans sa cuisine à utiliser le plus possible les produits du terroir, enthousiasmé par la qualité, la finesse et le fruité de cette eau-de-vie, prit l'habitude alors, d'offrir à ses clients cet alcool en fin de repas. Joannès Colombier, tout en affinant le produit, dut bientôt réserver sa production pour le restaurant de la Pyramide.

## Le fruit et sa culture

De toutes les variétés de poires (4), c'est la William qui convient le mieux pour la fabrication de l'eau-de-vie de poire ;

---

(1) On dit également dans la région « la poirée » : dans les deux cas il y a risque de confusion avec le jus de poire fermenté, mais non distillé ; on utilise également le terme de « poiret », cette dénomination est plus convenable ; mais mieux vaut dire « eau-de-vie de poire ».

(2) Les Suisses du Valais réclament la paternité de l'eau-de-vie de poire « la Willamine », née également vers les années trente ; en réalité, ce produit est assez différent puisque la législation suisse permet le droit de réhausser le parfum avec une sorte de concentré, si bien que les deux produits ne peuvent être en aucune manière comparés.

(3) Fernand Point dédia à son ami, pour lui rendre hommage, une recette, « le boudin Joannès Colombier ».

(4) Le poirier est un arbre originaire d'Asie-Mineure.

en effet, c'est une poire d'été mais surtout elle possède un parfum très fin et un goût légèrement musqué.

Le verger actuel qui s'étend sur huit hectares est constitué d'arbres dont une partie est centenaire. Il est planté sur le flanc d'une colline, dans des terrains argilo-sableux-limoneux, où les arbres peuvent s'enraciner facilement et profondément. Il est certain que les vergers de poiriers de la vallée du Rhône septentrionale, entre Lyon et Loriol, donnent les meilleurs fruits, et pour les producteurs une notion de cru existe, mais elle n'est pas reconnue officiellement.

Les exigences culturales sont nombreuses et variées : labour de fin d'hiver, sous-solage tous les cinq ans, afin de régénérer le réseau racinaire, nettoyage chaque année entre les arbres, épandage d'engrais (5) mais aussi désherbage chimique. Ces travaux permettent d'assurer des rendements de l'ordre de 25 à 35 tonnes à l'hectare, suivant les années (40 tonnes pouvant être considéré comme un maximum). A côté de ces travaux d'entretien, il y a aussi un travail important de la taille ; ici la taille en espalier n'a pas été retenue devant la vigueur des arbres ; c'est un compromis entre la taille en goblet et la taille en pyramide (la pyramide est la forme naturelle du poirier), mais cette taille en pyramide présente l'inconvénient de favoriser la pousse en hauteur des arbres, ce qui n'est pas économiquement rentable ; aussi a-t-on adopté la taille en pyramide tronquée. Ces travaux de taille s'effectuent à partir du 15 décembre et se poursuivent jusqu'au mois d'avril.

Il est nécessaire également de protéger le verger contre les différentes maladies, car la qualité de l'eau-de-vie dépend de la qualité du fruit. Les premiers traitements commencent dès le début de l'hiver : le poirier a un ennemi redoutable, un acarien, le psylle, qui se présente d'ailleurs à différents stades de croissance ; il faut donc l'éliminer par des traitements successifs. Les traitements se multiplient entre mai et juillet ; au total, le verger exige une dizaine de traitements (6).

Bien entendu, il faut veiller au printemps au gel tardif qui risque de détruire la récolte : en cas de menace, le verger est équipé de sondes thermométriques qui donnent l'alerte pendant la nuit et entraînent la décision de mettre en route un système d'arrosage ; celui-ci produit une fine brume qui protège ainsi le

---

(5) Renaud Barbat du Closel qui a succédé à son beau-père, Joannès Colombier, utilise aussi comme fertilisant les déchets de la distillation grâce à une station d'épuration.

(6) Les arboriculteurs de notre région redoutent l'apparition du « feu bactérien » ; celui-ci se manifeste dans le Nord et l'Ouest de la France : il peut alors provoquer la destruction du verger en l'espace de deux à trois ans ; comme cette maladie n'est pas curable, il faut donc procéder à l'arrachage et au brûlage immédiat des arbres touchés.



bourgeon ; en effet, le brouillard qui se dépose forme un écran thermique, et d'autre part les fines gouttelettes en suspension dans l'air elles aussi forment une protection contre le gel.

L'ancien système qui consistait à allumer des feux (brûleurs à mazout) a été abandonné à cause du prix du fuel et aussi du manque de souplesse d'utilisation.

Autre travail méticuleux, est la pose à partir du 10 mai, de flûtes et de magnums, puis fin mai de carafes : cette opération délicate consiste à enfermer un jeune fruit à l'intérieur d'une bouteille où il va se développer (7).

### La récolte et la fermentation

La récolte (8) s'effectue 130 jours après la floraison, lorsque le fruit est encore vert, au « pépin brunissant », c'est-à-dire lorsque le pépin qui est blanc commence à changer de couleur. Le fruit, contrairement à ce que l'on pourrait penser, doit être cueilli avec soin afin d'éviter tout talage qui provoquerait une moisissure préjudiciable au produit. C'est un point essentiel, non seulement le fruit doit être sain et d'excellente qualité, mais il ne doit pas être malmené ni par le transport, ni par le stockage au froid ; c'est la raison pour laquelle la maison Colombier n'achète, quand sa production est insuffisante, que des fruits de la proche région, afin d'une part de garder cette notion de cru et d'être sûr d'avoir des fruits intacts.

Ainsi, par rapport au début de l'exploitation, il y a une différence essentielle : ce ne sont plus les fruits tombés qui sont valorisés, mais au contraire ceux qui sont intacts. On ramasse tout de même les fruits tombés à terre. Ceux-ci font l'objet d'un soin particulier : ils sont triés à deux reprises car, à cause des meurtrissures, ils ne mûrissent pas tous de la même manière.

Les fruits sont stockés sous un hangar aéré, dans des caisses en bois ajourées d'une contenance de 500 kg ; il est en effet nécessaire que l'air circule bien jusqu'au mûrissage. Les délais en sont variables et sont fonction de la température ambiante, de la teneur en sucre des poires, ou même du vent du midi. En général, il faut attendre de 15 à 18 jours ; à ce moment-là le jus commence à couler des caisses (9), il faut alors sans délai procéder rapidement au broyage des fruits.

La compote ainsi obtenue est mise en fermentation dans des

---

(7) Exceptionnellement on peut arriver à faire grossir deux fruits à l'intérieur de la même bouteille.

(8) En général autour du 15 août.

(9) Une méthode empirique pour savoir si la maturation est réalisée consiste à lâcher le fruit, qui doit s'écraser totalement à terre.

cuves en béton (10) qui sont enterrées, ce qui permet d'obtenir une température constante de fermentation de l'ordre de 10 à 15 degrés. Les délais de fermentation sont très variables : ainsi 8 jours en 1984 et 1985, au contraire 36 heures seulement en 1982 et 1983 ; il faut donc surveiller cette phase pour éviter tout débordement des cuves qui ne sont toujours remplies qu'aux deux-tiers. La fermentation terminée, les cuves sont alors complétées les unes avec les autres remplies à ras bord et hermétiquement fermées. Au 15 septembre, les premières cuves mises en fermentation peuvent alors être distillées. Ce sont d'ailleurs les fruits tombés qui seront distillés les premiers ; en effet, ils donnent une eau-de-vie de moins bonne qualité qui servira à nettoyer l'alambic et les tuyaux, ainsi qu'à imbiber les fruits contenus dans les flûtes, magnums et carafes (11).

### La distillation et le stockage

Au tâtonnement des années trente où l'on « brûlait à feu nu » (Fig. 1), c'est-à-dire que l'on chauffait au bois un récipient contenant dans le fond de la paille pour éviter les coups de feu, Renaud du Closel a mis au point un alambic (12) spécialement conçu pour la distillation de la poire (Fig. 2). C'est une distillation discontinue suivant une méthode apparentée à la méthode armagnacaise : la compote distillée donne d'abord une « tête », c'est-à-dire un produit à fort degré d'alcool, de 80° à 70°, puis un « cœur » titrant de 70° à 50° (13), enfin une « queuc » de 50° à 10°. « Têtes et queucs » ne sont pas conservées mais réinjectées dans la compote qui remplit le vase suivant.

C'est en ajoutant au « cœur » de la distillation plus ou moins d'eau distillée qu'on obtiendra alors le degré voulu : 43° ou 50°, on essaie néanmoins d'obtenir une eau-de-vie qui titre le plus près possible du degré désiré. Pour obtenir un litre d'alcool à 50°, il faut environ de 13 à 15 kg de poires, mais en 1977 il en a fallu 20 kg, en 1983 et en 1976 seulement 10 kg.

L'alcool est stocké dans des cuves en inox ou en acier émaillé (14), toutefois ces cuves ne sont remplies qu'à moitié : là, l'alcool s'oxyde et s'évente afin de perdre les éthers qui peuvent

---

(10) Les cuves en bois ont été abandonnées.

(11) Au bout d'un certain temps, on enlève l'eau-de-vie restante et l'on procèdera au remplissage définitif de la bouteille avec de l'eau-de-vie provenant du cœur de la distillation.

(12) La distillation apparaît dès le 3<sup>e</sup> millénaire ; le mot ambix qui a donné le mot alambic était chez les Coptes d'Alexandrie le récipient de condensation des vapeurs.

(13) Le cœur de la distillation est à un degré moyen de 55°.

(14) Il n'est pas possible de le stocker dans des fûts en bois car l'alcool prendrait une couleur jaune.



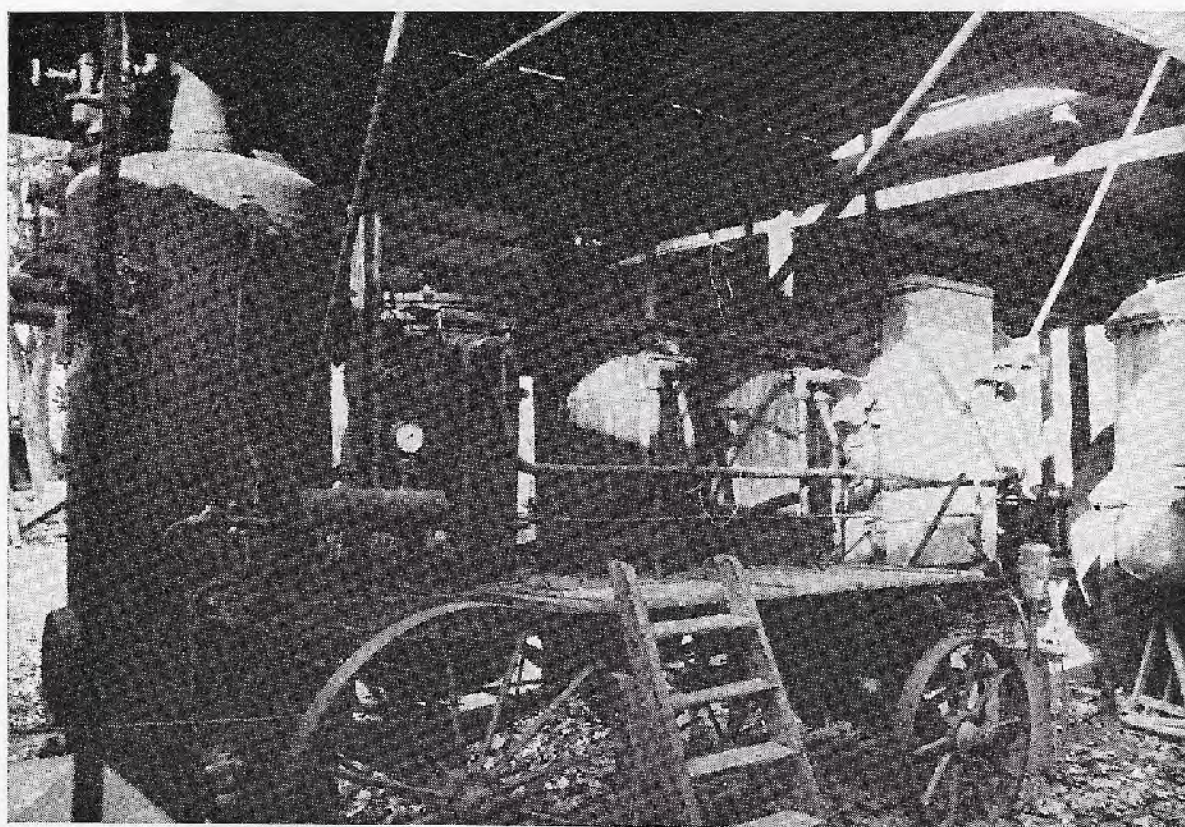


FIG. 1. — *L'alambic traditionnel à trois vases*  
Cl. A. de V.



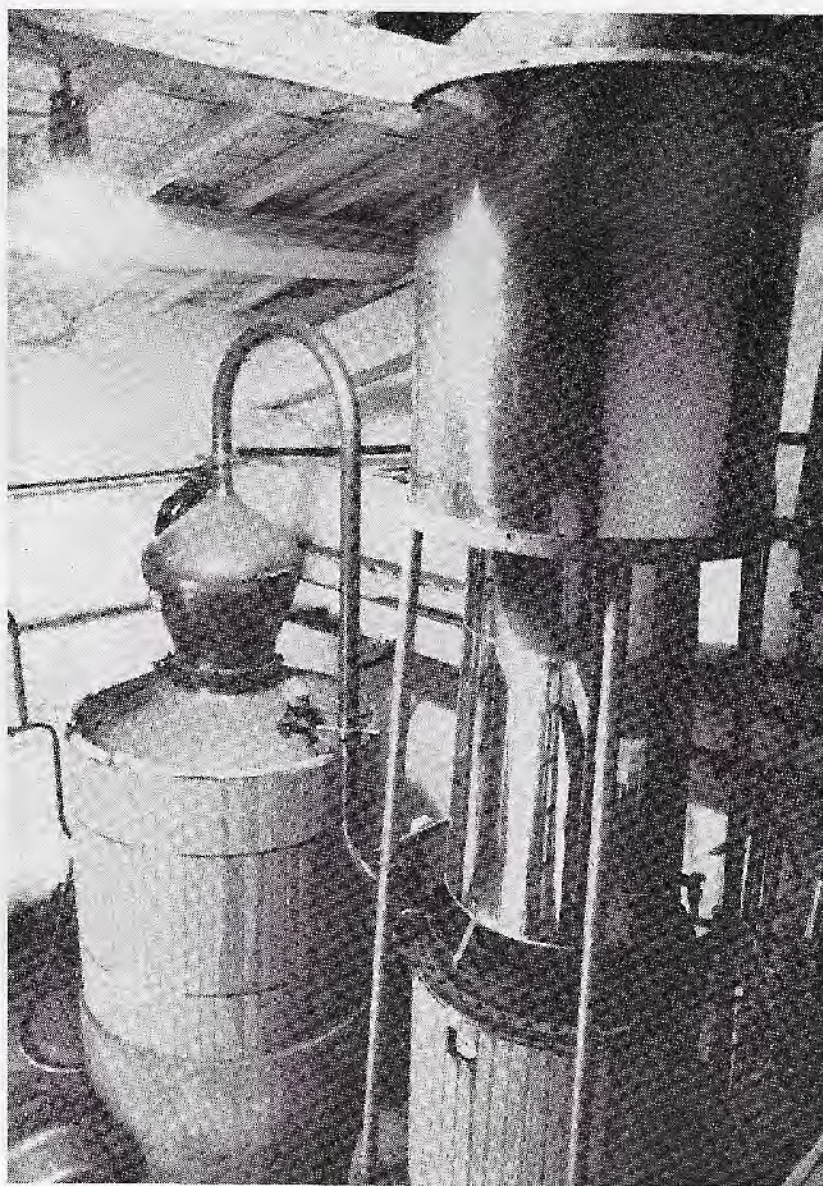


FIG. 2. — *L'actuel alambic mis au point pour la distillation  
de l'eau-de-vie de poire*  
Cl. A. de V.



donner de l'amertume ; c'est la raison pour laquelle les bondes des cuves sont ouvertes pendant six mois. Il y a ainsi des pertes par évaporation dont le législateur ne tient compte que partiellement pour les eaux-de-vie blanches, alors que pour les eaux-de-vie d'appellation de type Cognac ou Armagnac « la part des anges » est reconnue (15).

### **La commercialisation et les perspectives**

L'eau-de-vie de poire n'est donc commercialisé qu'au bout de six mois, parfois plus. Deux produits sont offerts : l'un titrant 50°, l'autre 43°, la différence entre les deux est une appréciation toute personnelle : il est certain que la 43° est plus flatteuse au palais parce que plus parfumée, tandis que la 50° plus forte « tient plus longtemps en bouche ».

La commercialisation se fait en bouteille de verre blanc d'une contenance de 70 cl, ou en magnum de 1,5 l, avec ou sans poire à l'intérieur.

L'eau-de-vie de poire peut être servie soit pour la dégustation en fin de repas, mais aussi en apéritif dans un mélange subtil avec du champagne, soit sous forme de sorbet. En pâtisserie, elle rencontre aussi une large utilisation : pavés de chocolat contenant de l'eau-de-vie, pâtes d'amandes, etc.

Cet alcool est vendu ainsi aux restaurateurs, aux pâtisseries, aux épiceries fines et aux particuliers non seulement en France mais aussi à l'étranger où s'ouvrent de larges perspectives.

Actuellement, dans la région, il existe une dizaine de distillateurs d'eau-de-vie de poire : à Ampuis, Condrieu, Beaurepaire, Saint-Désirat, Saint-Pierre-de-Bœuf. Toutefois, ceux qui distillent des quantités importantes ne sont pas maîtres de leurs fruits, tandis que les petits producteurs de fruits ne sont pas maîtres de la distillation. Le fait de pouvoir contrôler la production d'eau-de-vie depuis la taille des arbres jusqu'à la mise en bouteilles est le garant de la finesse qui caractérise le produit de Joannès Colombier. C'est le résultat de cinquante ans de recherches de mise au point. Sa fille et son gendre, Anne-Marie et Renaud Barbat du Closel, poursuivent l'amélioration, l'affinage de ce produit qui désormais contribue à la renommée de Vienne et du Bas-Dauphiné.

---

(15) Le distillateur d'eau-de-vie de poire a droit seulement à 1,25 % de perte en volume, alors qu'en pays de Cognac c'est 2,5 % par an ; il est vrai que le vieillissement « en bois » provoque bien sûr davantage d'évaporation.





## CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

*Président d'Honneur (à vie) :*

M. Charles JAILLET - Ancien Président

*Comité de Patronage :*

M. Gabriel CHIAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,  
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURRENC - Conservateur de Fouilles

### BUREAU

*Président :* M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL

*Vice-Présidents :* M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Docteur de 3<sup>e</sup> Cycle

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-  
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

*Secrétaire Général :* M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

*Trésorière :* Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

### MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D<sup>r</sup> Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE †

M<sup>e</sup> Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-  
LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude HASSLER - VIENNE

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDAZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

## SAUVEGARDES ET INTERVENTIONS

---

- 1907 — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909 — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920 — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922 — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre antique.
- 1928 — Dégagement et achèvement de la façade de St-André-le-Bas pour l'achat puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938 — Résurrection du cloître de St-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier de Mme GUILLEMAUD qui cède les colonnes.
- 1958 — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967 — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place St-Pierre et du site de St-Romain-en-Gal.
- 1977 — Sauvegarde du mobilier du musée.